

Il y a dans l'article du *Journal* bien des absurdités que nous pourrions relever. Nous aimons mieux laisser passer.

Le public comprendra qu'il est malvenu à nous prêcher le respect, l'homme qui non seulement n'a respecté aucune réputation, mais qui ne s'est pas respecté lui-même. Nous ne pouvons pas non plus accepter une leçon d'obéissance de l'homme qui n'a jamais obéi qu'à ses instincts d'ambition et de cupidité.

Si M. Tartufe veut absolument édifier ses lecteurs en affichant un grand respect pour l'autorité, qu'il ne commence donc pas par la trahir devant le public pour y faire juger un débat qui nous concerne, mais qui ne regarde ni le *Journal* ni le public, tribunal d'ailleurs incompetent.

CORRESPONDANCE

Monsieur, l'Éditeur,

Je demande un petit coin dans votre excellente *Gazette des Campagnes* pour vous faire connaître un détail d'économie domestique que j'ai observé par ici; j'ose espérer qu'il sera agréable à plus d'un de vos lecteurs.

Vous savez que le lait constitue en grande partie l'aliment du cultivateur; vous savez aussi que c'est le beurre qui fait sa fortune. Pour lui, il n'est guère d'autres moyens de *faire un peu d'argent*, comme on dit.

Or, comment concilier ces deux choses: dépenser une grande partie du lait pour la subsistance de ceux qui du matin au soir affrontent les plus rudes travaux et faire du beurre en quantité suffisante pour l'échanger contre une somme d'argent qui permet d'acheter tous les objets indispensables à la maison et que chacun ne saurait faire par soi-même? — N'est-ce pas un problème insoluble?

Mon cher Monsieur, quelques femmes industrieuses ont trouvé ce secret. Il existe, paraît-il, dans la manière de *traire les vaches*.

Il faut traire les vaches dans deux vases différents. Dans un de ces vases on *traite* la vache seulement la moitié de son lait, et dans l'autre on *traite* immédiatement l'autre moitié. Le premier lait est pauvre et fait une *crème* relativement *mince*, tandis que la seconde est extrêmement riche, fait une *crème épaisse* et donne un beurre excellent.

Pour les dépenses de la maison, le premier lait est absolument ce qu'il faut, il nourrit parfaitement et suffit à toutes les exigences de n'importe quelle famille. Et cependant la quantité de beurre ne diminue pas sensiblement. Le bon lait n'est pas touché et la mère de famille, est surprise d'avoir, à l'automne, un bon nombre de *belles tinettes* de beurre qui donnent un revenu magnifique.

Voilà, Monsieur, l'Éditeur, ce que j'ai observé. Depuis longtemps on fait ici l'expérience de cette *recette* et c'est à elle en grande partie, peut-être, que les braves habitants de la Rivière-du-Sud doivent leurs petites fortunes.

UN VOYAGEUR.

St. Pierre, R. S., 6 juillet 1870.

Le dépeuplement des campagnes

(Suite.)

Des écoles de village organisées comme nous le désirons ne laisseraient plus désertor vers les villes les plus capables de ces jeunes gens auxquels elles seraient parvenues à inspirer ce goût du savoir, qui naît du savoir même. Ils seraient tous accueillis avec empressement par les fermes départementales, par les écoles d'agriculture, qui ne repoussent que ces élèves à prétentions qui veulent beaucoup savoir en apprenant peu.

Rien de ce qui doit contribuer à former un bon agriculteur n'est étranger à leur enseignement. Elles suppléent à cette éducation libérale d'aujourd'hui qui prépare à toutes les carrières, si ce n'est à la plus libérale de toutes. Elles savent distinguer le *progrès* et le *changement*, deux choses que l'on confond beaucoup trop, en agriculture et ailleurs. Leur théorie, qui n'est que la pratique raisonnée, l'expérience acquise, résolvant les objections par les produits, combattra vigoureusement le stoïcisme de la routine qui persiste à ne reconnaître à la science agricole que le privilège de faire les plus beaux raisonnements et les plus mauvaises récoltes. Il ne pourra plus continuer à soutenir que l'agriculture est l'art de se ruiner honnêtement.

C'est de ces établissements d'instruction agricole d'un degré supérieur que nous espérons voir sortir de jeunes agronomes éclairés et courageux qui, possédant tout ce qu'il faut pour devenir propriétaires d'un trop petit domaine, auront l'énergie nécessaire pour se mettre à la tête d'une grande exploitation, et embrasser l'honorable et avantageuse profession de fermier.

Voilà l'honorable carrière pouvant conduire à la richesse, vers laquelle nous voudrions guider ces jeunes hommes qui une éducation mal dirigée a dégoûtés de leur position sans leur donner les moyens de se placer ailleurs.

Ils trouveraient à satisfaire toute leur intelligence, toute l'expansion de leur vie, dans le gouvernement de ce petit royaume qu'on appelle une ferme, qui leur offrirait de plus cette noble indépendance à laquelle la conscience seule peut imposer des devoirs.

L'exemple de leur vie occupée d'une manière si heureuse, si utile à eux et aux autres, retiendrait à la campagne beaucoup de ces émigrants vers les grandes villes qui vont se jeter tête baissée dans les voies si encombrées de l'ambition, toujours étroites et basses, où, si souvent, on ne parvient à avancer qu'en rampant.

Il y a dans l'exemple une puissance qui les surpasse toutes; sans y songer, on redresse les autres en marchant droit. Le fils imite son père plus volontiers qu'il ne l'écoute. L'exemple est la plus pénétrante et la plus douce des influences. *Præcepta docent, exempla trahunt.*

En voyant tant de belles maisons de campagne laissées si souvent désertes par leurs opulents propriétaires, on comprend que le pauvre villageois veuille les imiter, échanger sa chétive demeure contre une habitation quelconque dans ces villes, si préférées par les riches, et où il doit, lui aussi, espérer qu'il se trouvera mieux.

Ce sont donc les privilégiés de la fortune et de l'intelligence qu'il faut chercher à ramener à leurs maisons des champs, afin que leur exemple, ce précepte visible, puisse exercer autour d'eux sa puissante influence.

Leur présence actuelle fera encore plus de bien que leur absence n'avait fait de mal. Ils imiteront ainsi le repentir véritable, qui procède par voie de réparation.

Comme tous les propriétaires intelligents que les circonstances ont appelés à surveiller la culture de leur domaine, ils ne résisteront pas au désir de l'améliorer, et c'est sur eux seuls maintenant que doivent compter les amis du progrès agricole. Tout ce que le travailleur a pu faire avec ses bras pour la mise en valeur du sol, il l'a déjà fait; il n'y a désormais, comme le reconnaît un savant économiste, que la science et le capital qui puissent faire davantage.

« Un enfant, nous dit le chancelier Lhopital, ne sourit pas à son père qu'il n'a jamais vu, ni la terre à son maître, qu'elle ne connaît pas. »

Pour bien cultiver la terre il faut l'aimer. Elle s'empresse d'accueillir avec toutes ses bonnes grâces le propriétaire qui ne veut pas rester un étranger pour elle, et il la trouve toujours